

—Séverac ! Séverac ! disait-il. Je connais ce nom-là !... Attendez donc... Je me souviens... Est-ce qu'il n'y a pas eu un Séverac compromis dans le meurtre de ce pauvre Lafistole ?

—Oui.

—Vous êtes son parent ?

—Je suis son fils.

—Ah !

Et Barabas, surpris, eut un soubresaut.

En même temps son regard allait chercher sur le marbre de la commode, à sa place habituelle, la boîte à piston.

La boîte se trouvait là.

Mais les papiers ? Les renfermait-elle toujours ?

Et il essaya de se rappeler tous les incidents de la soirée la rencontre de Leroy au bal, l'insistance de l'agent à le faire boire, sa générosité, ces huîtres, ce Sauterne... et puis plus rien !...

Comment avait fini la soirée ?

Il avait dormi sans doute.

Et pendant son sommeil, qu'avait-on fait de sa boîte ?

Il eut un frisson dans les épaules.

Il s'approcha de la commode, se pencha, regarda la serrure, fut vite convaincu qu'on l'avait forcée.

Et il essuya une grosse sueur.

—Ce n'est pas bien, murmura-t-il, ce n'est pas bien. On m'a volé... Sûrement les papiers ne sont plus là...

Et il allait l'ouvrir quand Valentin l'arrêta.

—Vos papiers s'y trouvent toujours... voyez...

Barabas s'en assura.

C'était vrai. Il respira. Mais si grosse avait été son émotion qu'il fut obligé de s'asseoir...

—Je vais tout vous dire, monsieur Barabas...

Alors Valentin lui raconta quelle avait été l'intention de Victor Leroy. Oui, on l'avait grisé pour lui arracher les papiers qu'il défendait avec tant d'opiniâtreté et dont Leroy avait deviné la présence dans la boîte.

C'était Leroy, au café, qui, avec son couteau, avait fait sauter la serrure.

Mais, au moment où il avait voulu donner les papiers à Valentin, celui-ci les avait refusés.

Il désirait ne les tenir que de Barabas lui-même.

Et il gagna la confiance du vieux en lui disant quels avaient été ses efforts, depuis le jour où son père avait été accusé, pour prouver que Séverac était innocent.

Il lui dit quels avaient été ses désespoirs... de combien de mépris, d'humiliations on avait abreuvé sa vie !

Le père Barabas pleurait.

—Mais enfin, Lafistole ? Qu'était-ce que Lafistole ?

—Un misérable !

—Mais puisqu'on l'a assassiné !...

—Un misérable, monsieur Barabas, qui a voulu se servir du secret renfermé dans ces papiers pour épouser Mlle d'Hautefort...

—Vous savez, fit Barabas avec dignité, que ce secret, je ne le connais même pas ?... Je n'ai jamais voulu prendre connaissance du dossier...

—Vous êtes un brave cœur, monsieur Barabas, et vous avez gagné toute mon affection.

—Ma foi, fit le vieux, je ne suis pas fâché de vous dire que je vous rends la pareille...

Et spontanément, le musicien tendit les mains.

Valentin les serra.

Barabas eut une dernière hésitation.

Il regardait la fameuse boîte et paraissait ne pouvoir se décider à faire un pas vers la commode.

Mais tout à coup, sa résolution fut prise.

Il saisit le dossier Bastien, le donna à Valentin.

—Tenez ! dit-il, prenez-le et faites-en ce que vous voulez... J'ai confiance en vous.

Et, se promenant à grands pas dans la chambre :

—J'en ai assez, après tout, moi, d'en être le dépositaire. Il m'en est arrivé des malheurs !... Des querelles avec la mère Barabas !... Des querelles avec Leroy !... Des perquisitions ! Des interrogatoires chez le préfet de police !... Quinze jours de Dépôt !... La perte de mon emploi chez Me Chavarot ! Oui, j'en ai assez !... Je ne vis plus, moi, depuis longtemps...

—Merci, dit Valentin très impressionné de sentir contre sa poitrine les papiers redoutables qui avaient causé la mort de son père... et sur lesquels reposait l'honneur de la famille d'Hautefort...

VII

Le soir même, Valentin était de retour à Orléans.
Il s'enferma chez lui.

Que pouvait-il faire ?

Demanderait-il justice ? Justice jusqu'au bout !

On laisserait-il, par son silence, son père à jamais déshonoré ?

Il était cruellement combattu par ces deux alternatives, car s'il avait beaucoup aimé Séverac, il adorait Bérengère, et il repoussait avec épouvante l'idée de jeter son nom à la honte publique, au scandale du monde.

Journées bien longues que celles-là, passées dans un désespoir profond, avec cette idée fixe.

Journées pendant lesquelles il sentait sa raison s'en aller ; il ne savait plus que penser.

—Non, non, se disait-il, jamais je ne trouverai en moi le courage nécessaire à une pareille accusation... Mon père me pardonnera... Hélas ! mon pauvre père !

A l'hôtel de la rue du Châtelet régnait toujours la consternation.

La vie s'y écoulait au milieu d'intolérables angoisses.

Peu de choses, pourtant, y semblaient changées, en apparence.

Daniel sortait tous les jours, comme il faisait autrefois, pour se rendre au parquet.

Là, il s'enfermait, quand il n'avait pas d'enquête à poursuivre, ressassant son infortune et se disant, lui aussi, que la folie mettrait un terme heureux à tant de souffrances.

Il rentrait à l'hôtel le plus tard possible, dînait silencieusement et on ne le revoyait plus.

Clotilde et Bérengère, aussi, semblaient vivre de leur existence d'autrefois.

Elles sortaient, recevaient et rendaient des visites, dans le monde !

Il fallait jouer cette triste comédie !...

Mais que de fois elles s'étaient surprises à essayer leurs larmes.

Que de sanglots leur échappaient, souvent, quand, après une dure contrainte de quelques heures, elles se retrouvaient seules !

Alors la mère tombait dans les bras de sa fille.

Elles s'étreignaient, sans se dire un mot, et pleuraient !

Seul, Jean-Joseph n'avait pu supporter cette mortelle blessure.

Vivait-elle encore cette jaune et maigre figure, aux os saillants, dans ce lit où ce corps décharné était étendu avec la rigidité d'un cadavre ?

Depuis l'affreuse révélation, depuis le jour où le vieux magistrat avait quitté le palais de justice, après avoir acquis la conviction que Daniel avait manqué à son devoir de juge... après avoir appris la douloureuse vérité sur Clotilde... personne, à l'hôtel, n'avait entendu sortir une parole de cette bouche que la mort paraissait avoir à jamais fermée.

A peine prenait-il de la nourriture.

Lorsque sa faiblesse devenait trop grande, il tendait péniblement la main vers son domestique qui ne le quittait pas et dont seul il supportait la présence auprès de lui.

Le domestique lui donnait un peu de bouillon.

Il buvait, puis reprenait son immobilité.

Clotilde, Bérengère, Daniel avaient essayé de s'installer auprès de lui.

Il ne les avait pas vus.

Daniel avait supplié son père de lui répondre, de lui parler. Jean-Joseph s'était obstiné dans son étrange et farouche silence.

Quant à Clotilde, elle se dissimulait lorsqu'elle était dans la chambre du vieillard, autant qu'elle le pouvait, se faisant petite pour ne pas être vue, mais voulant venir quand même parce qu'elle attendait toujours de ses lèvres un pardon pour elle, un pardon pour son mari.

Les lèvres restaient dures ; à peine de temps en temps, un frisson les relevait convulsivement, lorsque dans ce cœur aux abois passait un sanglot...

Il n'avait eu de souvenir que pour Bérengère.

Une fois elle s'était approchée du lit de Jean-Joseph.

La main décharnée du vieillard était sur les couvertures.

Elle avait pris cette main, y avait mis un baiser et, l'ayant replacée sur le lit, avait fait glisser la couvertures par-dessus.

—Grand-père ! avait-elle dit... Grand-père !

Il l'avait entendue, cette voix si douce...

Elle était parvenue, dans les ombres de l'agonie, jusqu'à ses oreilles.

Il avait tressailli.

—Grand-père... tu ne nous aimes plus... Grand-père, nous sommes si malheureux !...

Oui, oui, cette voix allait à son cœur.

Sa figure s'éclairait, un vague sourire effleura ses lèvres et il murmura :

—Bérengère !

C'est qu'il venait de se rappeler soudain la fillette qui, dix ans auparavant, était venue sonner à l'hôtel et s'était fait conduire devant lui.

La scène se retraçait vivante à son esprit.